

## « Moé j'viens du Nord, 'stie » Journal de Bord

Numéro 27, été 1983

Moé j'viens de où? De où? Mais... du nord, 'stie!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43504ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

(1983). « Moé j'viens du Nord, 'stie » : journal de Bord. *Liaison*, (27), 12–17.



# «Moé j'viens du Nord, 'stie»: Journal de Bord

Au mois d'octobre dernier, Gaston Tremblay nous faisait parvenir un projet de rédaction dans le cadre du programme «Aide au journalisme». Nous citons ici, une partie de la lettre que Gaston nous adressait, en guise d'introduction à ce «Journal de bord» de la pièce «Moé j'viens du Nord, 'stie».

En 1970-71, j'ai eu la chance et l'honneur de participer à la création originale «Moé j'viens du Nord 'stie». Cette pièce fut écrite aux mois d'octobre, novembre et décembre 1970 et présentée pour la première fois au mois de février 1971 par la troupe universitaire de l'Université Laurentienne. Cette même troupe amena cette dernière en tournée pour une période de deux semaines.

Peu de temps après, certains de ces étudiants formèrent le Théâtre du Nouvel-Ontario et le groupe de musique Robert Paquette et ses amis. Puisque j'ai personnellement tenté d'aider André Paiement à rédiger le texte et que j'ai joué un des rôles, j'aimerais, à partir de mes souvenirs, de mon journal personnel, du Journal d'André Paiement, rédiger un journal de bord. Ce dernier tenterait d'expliquer les méthodes des créations que nous avons utilisées. Ce sont ces mêmes méthodes qui ont permis, éventuellement, à André Paiement d'écrire ses cinq pièces.

Il est important d'écrire cet article car il sera, dans le futur, très utile aux gens qui voudront étudier l'oeuvre d'André Paiement. Ils pourront, en connaissant la première méthode de travail que ce dernier utilisa, mieux comprendre l'évolution de ce dramaturge et de sa troupe.

## I. Des origines: le Collège Sacré-Coeur, à Sudbury

Nous étions collégiens, des enfants de chœur trop grands pour leur surplus mais encore trop jeunes pour enfiler la soutane. Avec entrain et surtout avec gusto, nous chantions «Vers toi, Terre promise, Le peuple de Dieu tend les bras». Nos voix claires, et parfois rauques, s'élevaient au-dessus de nos têtes, passaient par la fenêtre et allaient faire vibrer les oreilles des collégiennes, prisonnières, elles aussi, d'une institution religieuse.

Nos bons Jésuites du Collège Sacré-Coeur, à Sudbury avaient-ils compris que leur troupeau cherchait à s'évader pour aller brouter l'herbe de la Terre promise ou avaient-ils confondu cette passion avec un excès de ferveur religieuse? Peu importe, leur amour et leur sens du théâtre

les avaient convaincus qu'il fallait radio-diffuser, à tous les dimanches, la messe des collégiens.

Ainsi chaque dimanche, nous chantions, en vedette américaine, des chants et des cantiques que nous enseignaient nos professeurs. Pour la première fois, nos voix s'élevaient au-dessus de Sudbury pour se rendre, via la radio de CFBR, aux quatre coins du Nouvel Ontario. CANO (Cantare), je chante, ce fut probablement notre premier spectacle.

En 1964, la tradition théâtrale des Jésuites avait plus de mille ans. Celle du collège en avait à peine cinquante. Toutefois, nous n'avions pas d'auditorium et nous devions, chaque année, participer à une grande corvée pour monter notre scène temporaire. Nous assemblions nos «planches» avec des éléments aussi disparates que le plancher d'une ancienne salle

de quilles, des vieux rideaux et quelques «cannes» de jus de tomates qui servaient de système d'éclairage. Après trois jours de travail acharné, nous avions une scène à l'italienne, digne des pièces de Molière que nous y présentions.

Quand nos Jésuites décidaient de présenter, au public sudburois, une soirée de théâtre, ils prenaient de grands moyens. Premièrement, ils insistaient pour que chaque titulaire prépare, avec ses élèves, une pièce qu'ils devaient présenter aux semi-finales. Un jury de trois Jésuites décidait ensuite de ce qui était présentable au public. En 1962 (ou était-ce en 1963?, peu importe), j'étais en syntaxe et j'ai eu la chance, ou la malchance, d'avoir un titulaire laïc. Ce dernier n'avait pas étudié chez les Jésuites et n'avait jamais fait de théâtre lorsque je l'approchai, comme tout bon collégien, pour monter une pièce: il me donna carte blanche. Le regretta-t-il un jour, je n'en sais rien?

Quelques semaines plus tard, je fus envoyé au bureau du préfet. Je me vois encore dans le corridor, attendant mon tour sous le regard sévère des anciens «figés» dans le temps et dans leur cadre de conventum. Je tremblais et j'évoquais Saint-Jude, patron des cas désespérés, quand soudainement, la porte s'est ouverte devant moi. «Jeune homme», me dit le préfet, «vous avez mis en scène et joué une pièce que vous avez écrit vous-même!» «Oui, mon père, je l'ai présentée aux semi-finales.» D'un seul geste, un peu brusque, il cambra ses épaules, renifla un peu, réajusta ses lunettes et répondit: «Je l'ai vue, j'étais un des juges.» «Ah», lui dis-je, en reculant un peu. Deuxième reniflement, définitivement indigné, suivi du discours suivant: «Si je comprends bien, monsieur, vous croyez que les jeunes gens curieux, menteurs et voleurs deviennent automatiquement des Jésuites!» Bre-douillant, je lui répondis: «Monsieur le Préfet, mon père, ce n'était qu'une farce.» «Vous pouvez vous compter chanceux



« Nous assemblions nos 'planches' avec des éléments aussi disparates que le plancher d'une ancienne salle de quilles, des vieux rideaux et quelques 'cannes' de jus de tomates qui servaient de système d'éclairage. »



« Nous étions collégiens, des enfants de chœur trop grands pour leurs surplis mais encore trop jeunes pour enfiler la soutane. Les membres de la troupe avaient souvent l'occasion de rencontrer les filles du collège Notre-Dame. »

Emblème du Collège.



que le Père Dupas, mon confrère, ait un meilleur sens d'humour que le mien,» me dit-il. «C'est grâce à son sens d'humour que vous aurez la chance de présenter votre pièce en public. Par contre, nous insisterons pour que vous retravailliez votre mise en scène sous la direction de notre cher confrère, le Père Dupas.»

Les soirs de séance, on plaçait au moins 600 chaises dans le gymnase car, quand les collégiens présentaient leurs pièces, la population environnante accourait. Les parents venaient de loin car il y avait des prix : le meilleur comédien, la meilleure mise en scène, le meilleur ci, le meilleur ça, etc.

Le soir de la présentation, la salle était bondée et les ténèbres régnaient encore dans la salle quand je me retrouvai, sur scène, à souffler des lignes à un comédien qui souffrait d'un trou de mémoire. Tout se passa très bien et, à la remise des prix, André Paiement, qui lui était en «élément latin», gagnait le prix du meilleur «cabotin». Je ne me rappelle pas des autres prix mais si je me souviens bien, Robert Paquette, Pierre Germain et Pierre Bélanger faisaient partie des autres troupes. Pour mes efforts, je me suis mérité le rire de mes confrères (car ils étaient du même avis que le Père Dupas) et une mention pour l'originalité.



« La pièce qui sera construite par les acteurs mêmes, veut illustrer la réalité que nous vivons aujourd'hui dans nos familles, nos paroisses, notre milieu franco-ontarien. »

Malgré mes succès au théâtre, on m'a demandé, dès le mois de juin, de quitter le collège. Quelques années plus tard, en 1967, le collège Sacré-Coeur fermait ses portes. Les collégiens qui avaient toujours su trouver mille et une raisons pour vouloir partir, le quittèrent le coeur gros. Ils étaient un peu inquiets de ce qui les attendait dans les "high schools".

## II. « Moé j'viens du Nord, 'stie »

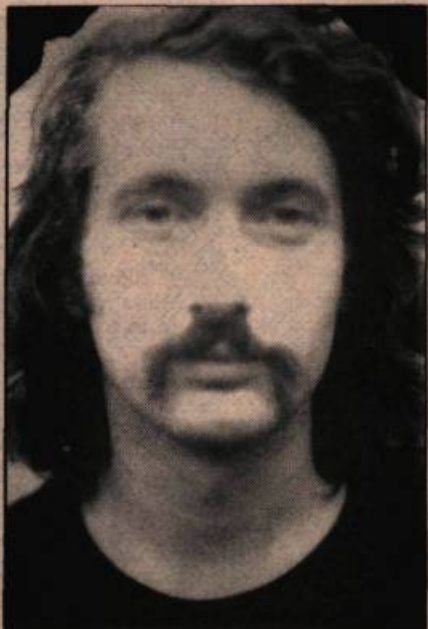
L'esprit de groupe a survécu, même aux écoles secondaires anglaises: quand André Paiement a dû quitter le collège pour le high school de Sturgeon Falls, nous étions déjà quelques-uns qui l'attendaient. On passait nos fins de semaines à parler de nos souvenirs et à danser à la Jeunesse étudiante catholique. Tous les deux mois, Robert Paquette et son groupe, "The Marketville Riot" venaient jouer. On parlait alors du jour où on se retrouverait à l'Université Laurentienne.

En septembre 1970, après un an de travail, j'accrochais mon chapeau de mineur, je serrais ma boîte à lunch sous l'évier, j'encaissais mon dernier chèque pour m'inscrire à l'Université Laurentienne (avec un grand « U » comme le « R » dans les Rêves de tous les mineurs). Premier jour, grève d'étudiants; deuxième jour, rencontre avec Robert Paquette; troisième jour, la même chose; quatrième jour, André voulait partir.

André, Robert, moi-même et une vieille Ford 65 (sans oublier l'amie de fille de Robert)... et la route s'estompait déjà devant nous. Toronto, here we come! Premier soir, dans un chalet perdu dans le nowhere entre Toronto et Huntsville. Premier matin, frais et brumeux, les huards chantaient et on repartait. Toronto, Michael Gallagher vivait dans un sous-bassement, quelque part dans l'ouest de la ville. Premier soir, « Hair », la musique et le langage cru, le sexe à fleur de peau, « Hair », « Let the Sunshine In ». Deuxième soir, « 2001, A Space Odyssey », tellement « stoned » qu'on n'est pas capable d'acheter nos billets.

« Hair » était un spectacle choc: « Moé j'viens du Nord » le deviendrait. « 2001, A Space Odyssey » était, à l'époque, un film d'avant-garde. La musique, l'image et les effets visuels y étaient complètement intégrés; l'équipe de « Moé, j'viens du Nord » choisirait donc de marier le jeu scénique et la musique avec un diaporama.

Ce fut l'année des retrouvailles: Pierre Bélanger revenait des États-Unis; Robert Paquette, André Paiement, Pierre Germain, Claude Belcourt étaient déjà sur



Pierre Bélanger: Mise en scène.



« Roger » joué par André Paiement.

les lieux. Ce fut l'année des grèves, l'année du F.L.Q., l'année des poursuites judiciaires.

L'été précédent, l'ancien directeur de la troupe universitaire avait demandé à Pierre Bélanger de diriger la troupe. Dans le cinquième numéro du LAMBDA, journal des étudiants de l'Université Laurentienne (15 octobre 1970), on peut lire l'annonce publicitaire suivante: « On tente l'expérience du théâtre populaire visé à un public d'ouvriers et d'étudiants. La pièce qui sera construite par les acteurs mêmes, veut illustrer la réalité que nous vivons aujourd'hui dans nos familles, nos paroisses, notre milieu franco-ontarien. On ne se limite pas à Sudbury. Ce problème se répète partout autant dans l'extrême Nord qu'au Sud. Il est grand temps qu'on dévoile les conditions réelles de nos voisins et de nos parents. C'est ça faire du théâtre! »

La première réunion de cette troupe fut — et on doit l'admettre — orageuse. Les membres de la troupe, l'année précé-

dente, avaient monté, sous la direction de Fernand Dorais, un « happening ». Ils avaient vécu une expérience fort structurée qui avait donné une chance à tous les membres de la troupe de s'exprimer dans les cadres d'une véritable création collective. Si ce spectacle n'a pas eu, sur le public nord-ontarien, la même influence que « Moé, j'viens du Nord », il aura par contre permis aux participants de vivre une expérience valable.

Cette année-là, André Paiement avait refusé de participer à la troupe pour deux raisons: à la première réunion, il s'était aperçu que certains membres de la troupe faisaient un effort un peu trop grand pour bien « perler » leur français. De plus, André avait espéré y rencontrer ses anciens amis du collège et, en particulier, Robert Paquette, et ils n'y étaient pas. En 1970, quand il a su que Robert faisait partie de la troupe, il s'est empressé de soumettre son nom, et le mien.

Le premier problème de l'année fut donc de réconcilier la gang du happening



« Il s'agit peut-être d'ajouter aujourd'hui que toutes les expériences des personnages furent inspirées de la vie personnelle de l'un ou l'autre des comédiens! »

avec celle de Pierre Bélanger. Une fois confirmé dans son poste de directeur de la troupe, ce dernier s'était empressé de s'entourer de ses anciens amis du collège. Ce fut lui qui sollicita l'aide de Robert Paquette, de Pierre Germain et de Donald Laframboise.

À la première réunion, les membres de l'ancienne troupe prenaient le contrôle de l'exécutif. Si Pierre avait l'intention, comme son prédécesseur, Fernand Dorais, de diriger une création collective, il n'avait pas l'intention de s'y prendre de la même manière. Fernand Dorais avait insisté pour diriger des ateliers où chacun participait à part égale. Pierre Bélanger était, et il l'est encore, un leader naturel qui savait prendre les devants et qui respectait et appuyait ceux qui savaient faire la même chose. Pierre ne tarda pas à diviser le groupe en trois cellules quasiment indépendantes dirigées par les gens qu'il croyait les plus compétents. Son rôle était essentiellement celui d'assurer le lien entre ces trois groupes.

Tout dernièrement, il me disait que la mise en scène fut, en général, un accident. Au-delà de choisir les gens avec lesquels il pouvait et voulait travailler, il n'avait qu'un seul principe: celui que tout soit

créé par les membres de la troupe. Il a ajouté, à la même occasion, qu'il avait tellement fait de Molière qu'il en était écoeuré. Quand Fernand Dorais lui avait demandé, à l'été 70, de prendre en main la troupe, il avait accepté uniquement parce qu'il héritait d'une troupe qui avait déjà vécu et apprécié l'expérience de la création collective.

Si Pierre dit cela aujourd'hui, c'est qu'il a oublié les premiers discours qu'il nous a faits. En plus de nous convaincre de l'importance d'amalgamer musique, diapositives et jeu des comédiens, il nous avait parlé longtemps de la manière de commander un « hamburger ». Pierre Bélanger prônait un hyper-réalisme au niveau du langage, pour convaincre les gens qu'ils se voyaient sur la scène. Il ne s'agissait pas d'amener le théâtre dans la rue, mais plutôt de mettre la rue sur la scène. De plus, c'est Pierre qui avait insisté pour que nous choissions un milieu social de travailleurs pour faire évoluer nos personnages.

Donc, les trois groupes (comédiens, musiciens et photographes) fonctionnaient parallèlement et indépendamment les uns des autres. Les deux premières réunions de l'année furent consacrées à



Le père: Jean-Paul Gagnon.

« On fume du pot, on boit d'la booze, on est des détraqués. »

André Paiement, Gaston Tremblay et Denis Courville dans la scène des amis.



construire le scénario. L'histoire était simple: Roger, un jeune homme un peu cabotin, en 13<sup>e</sup> année à l'École secondaire Macdonald-Cartier, a une blonde nommée Nicole. Cette dernière tombe enceinte et ce jeune homme se demande s'il doit aller travailler dans les mines ou continuer son éducation. Pour faire plus réaliste, la fin de la pièce ne donnait pas de solution au problème.

Plusieurs personnes se sont demandées depuis ce temps qui étaient Roger et Nicole. Peu importe. Il s'agit peut-être d'ajouter aujourd'hui que toutes les expériences des personnages furent inspirées de la vie personnelle de l'un ou l'autre des comédiens! Les rôles du gars de mine et de la waitress de restaurant furent ajoutés pour combler des trous et pour faire plus « populiste » et « travailliste ».

L'équipe de comédiens se réunissait toutes les semaines pour ajuster le rouage du scénario. Nous avons longuement discuté, par exemple, du déroulement chronologique des scènes. Tout devait correspondre à ce qui se passait dans la réalité. Le lieu était le Moulin à fleur, à Sudbury, et l'action débutait vers 8 h 30 du soir pour se terminer vers minuit.

Ceci fait, Pierre distribua les rôles. André devint Roger, Thérèse Boutin jouait le rôle de Nicole, Denis St-Jules,



**«C'était la tactique favorite d'André. Il acceptait volontiers de discuter des personnages et de l'action tout en prenant une bière, mais il refusait de passer à l'écriture avant qu'il ne soit seul dans sa chambre.»**

celui du travailleur, Claire Morissette s'est transformée en patronne de restaurant, Jean-Paul Gagnon en père de famille, Denis Courville, en ami sérieux et moi, en Marc, le «pusher».

Nous étions supposés écrire la pièce ensemble, en création collective. André Paiement détenait le rôle principal et devait écrire son monologue, lui-même. Il nous est arrivé, le soir où nous étions supposés l'aider à travailler, avec son dialogue complètement écrit et dactylographié. Deux semaines plus tard, après plusieurs nuits blanches, il avait écrit toute la pièce.

Je me rappelle clairement avoir essayé, un soir, de participer à une de ses sessions d'écriture. Après quelques engueulades, on s'est vite retrouvés à la taverne. C'était la tactique favorite d'André. Il acceptait volontiers de discuter des personnages et de l'action tout en prenant une bière, mais il refusait de passer à l'écriture avant qu'il ne soit seul dans sa chambre. Il passait ses nuits à écrire et le lendemain, il nous soumettait un brouillon de la scène.

Sa méthode était simple. À partir du scénario et des discussions qu'il avait eues avec les comédiens, il écrivait une ébauche qu'il présentait aux répétitions. Les comédiens improvisaient à partir de cette dernière. André avait une mémoire phénoménale. Il se rappelait de toutes les variantes et s'en servait pour retravailler le texte. Le lendemain, il nous présentait la version retravaillée et finale. Les répétitions devenaient donc, plus souvent qu'autrement, des exercices d'improvisation à partir d'une histoire et d'un texte de base.

Pendant ce temps-là, Robert Paquette, Pierre Germain, Donald Laframboise et Jacko Chartrand préparaient la musique. C'est Robert qui composa la plupart des chansons. Il me disait, tout dernièrement, qu'il a écrit d'abord la musique de la chanson de «Moé, j'viens du Nord». Par la suite, il l'a jouée devant Pierre Germain qui, en «jamant», a ajouté «Moé, j'travaille fort». Robert faisait beaucoup de raquette, à l'époque, et cela devint le troisième vers. Ce texte ne fut jamais retravaillé et est demeuré toujours aussi simple que sa version originale. Pierre Bélanger me confiait que ce qui était important pour eux, à ce moment-là, c'était le «mood» plutôt que le texte. «Nous cherchions à véhiculer une atmosphère et non un message.»

Pierre Bélanger et un de ses amis prirent toutes les photos pour le diaporama.



André Paiement après une nuit blanche à ré-écrire le texte, janvier 1971.



Il n'y a eu que quelques sessions de photos avec le groupe. Le diaporama était organisé avec un corpus de base et un groupe de photos interchangeable. Pierre croyait que les photos devaient représenter le milieu dans lequel nous jouions. Il envoyait donc son ami photographe faire le tour du nord de l'Ontario, prendre des photos des rues, des affiches, des industries locales, des paroisses et des écoles. Avant chaque spectacle, il enlevait les photos locales et les remplaçait par celles de la nouvelle ville. Cela donnait un impact spécial au spectacle.

Je crois qu'il faut ajouter que les trois groupes se rencontrèrent très peu pendant l'année. Aucun d'entre nous ne prévoyait l'ampleur que prenait ce spectacle. Je me rappelle d'avoir vu la pièce la première fois, à l'occasion de la première à l'Université Laurentienne. J'étais ébloui du résultat, mais un peu curieux de savoir comment tout cela s'était passé. Essentiellement, les trois groupes avaient travaillé parallèlement et c'est Pierre qui avait assuré l'unité. Nous avions eu une seule répétition générale et une seule technique. Le succès de ce spectacle fut définitivement un accident, mais un accident bien orchestré par Pierre Bélanger.

Si le résultat final a quelque peu surpris les comédiens, il faut admettre qu'il a certainement choqué son auditoire. À l'époque, il était très osé sur scène de sacrer, de parler de sexe, d'engueuler son père et de dire à tous et à chacun «on fume du pot, on boit de la booze, on est des détraqués».

Pour comprendre comment nous avons réussi à vendre cinq spectacles dans le nord Ontario, il faut savoir que la troupe universitaire avait déjà sa réputation. Elle avait, par le passé, connu plusieurs succès dans le nord de l'Ontario avec des pièces un peu plus «acceptables».

Le meilleur spectacle eut lieu à Timmins. On nous attendait fébrilement depuis quelques jours et, heureusement pour nous, les directeurs de l'école n'avaient pas encore entendu parler du spectacle. On s'est donc présentés de bonne heure le matin et on a monté, dans un temps record, notre décor, notre éclairage et notre gros système de son, directement sur le plancher du gymnase. Il y avait tellement d'étudiants dans la salle que les comédiens ont dû s'asseoir par terre avec la foule.

L'effet fut électrifant! La première chanson, «Moé j'viens du Nord stie» fit grimper tous les professeurs et le principal



« Moé j'viens du Nord, 'stie' fut un accident de parcours, un appel aux armes, un cri de ralliement dont on peut encore entendre l'écho dans le Nord de l'Ontario. »

dans les rideaux. Les étudiants étaient en délire. La musique était forte et s'apparentait au heavy rock de l'époque. Les comédiens sacraient sur scène, envoyaient chier leurs pères, se trouvaient devant des problèmes de sexe tout à fait semblables à ceux de ces jeunes spectateurs. En plus, les diapositives représentaient leur école secondaire, leur ville, leur mine, tout en répétant les thèmes centraux de la pièce.

Si les étudiants ont beaucoup apprécié cette pièce, il n'en fut pas de même pour la direction. Évidemment, on n'a pas osé nous le dire mais quand nous nous sommes présentés à Kapuskasing, deux jours plus tard, pour notre prochain spectacle, le curé de la paroisse ne voulait pas de nous. Ils avaient annulé notre réservation de la salle paroissiale tout en nous disant que nous ne pouvions pas jouer, dans sa paroisse, ce spectacle!

Pierre Bélanger passa à l'attaque: il a loué une salle à la bibliothèque publique, une jeep, un haut-parleur mobile et un microphone et a fait le tour de la ville en proclamant l'arrivée en ville, du meilleur spectacle de l'année à Kapuskasing. Lorsque l'autobus des comédiens est arrivé en ville, il nous a distribué des affiches et nous a envoyé dans les restaurants faire le plus de bruit possible. Il s'agissait de s'assurer que tout le monde sache qu'on était là pour présenter « le spectacle de l'année ou presque! ».

La salle ne fut pas comble mais les spectateurs présents en eurent pour leur argent. Nous étions enrégés et je crois que nous avons mis un peu plus d'énergie que d'habitude.

Le troisième spectacle a eu lieu à Hearst. Ce spectacle s'est passé sans événement particulier excepté notre première rencontre avec le groupe de « La Pitoune ». Après la pièce, on a eu l'occasion de jaser et de boire pour la première fois avec Paul Tanguay, Louise Tanguay, Donald Poliquin et Richard Lachapelle. Cette rencontre a donné naissance à plusieurs amitiés qui se concrétisèrent lors des Nuits sur l'étang à venir.

Arrivés à North Bay pour notre quatrième représentation nous nous sommes aperçus que le groupe qui nous avait fait venir n'avait pas très bien fait la publicité. Pierre a donc installé l'orchestre de Robert Paquette sur scène et leur a demandé de jouer la musique le plus fort possible. Pendant leur dîner, tous les étudiants sont venus voir ce qui se passait dans leur auditorium. Évidemment, le soir, la salle était comble.

Si la tournée de « Moé j'viens du Nord » n'a pas eu un grand succès auprès



Pierre Bélanger et une fille du Collège dans une scène de Molière.

des structures établies, elle a eu, par contre, un succès foudroyant auprès des étudiants. Ce furent les débuts du Théâtre du Nouvel Ontario. André Paiement s'est toujours servi des mêmes techniques pour impressionner son public. Il ne cherchait pas à faire plaisir au principal, mais plutôt aux étudiants.

### III. Conclusion

Même si cette pièce ouvrait les horizons du possible au théâtre franco-ontarien, on ne peut pas dire que ce furent les débuts du théâtre à Sudbury. Le Collège Sacré-Coeur avait toujours encouragé le théâtre et la création musicale. Par la suite, le Père Garand, à l'Université Laurentienne, a continué cette tradition avec la troupe universitaire et la troupe amateur « Les Kaotics ». Dès 1968-69, ils produisaient deux créations originales intitulées « Les plus hautes cheminées du monde » et « Les Pingouins ».

Il ne faut pas oublier non plus le rôle de Fernand Dorais et de la troupe universitaire de 1970. Ces derniers ont vraiment déblayé le terrain pour l'équipe de 1971. Leur « happening » rompait vraiment avec la tradition de Sudbury et ouvrait le chemin pour « Moé j'viens du Nord ».

C'est le hasard qui a rassemblé tous ces collégiens à l'Université Laurentienne en 1970. C'est le hasard qui a mis à leur disposition une troupe qui était prête à continuer son expérience de création.

Si ce groupe, de quelques universitaires, a réussi par la suite à créer tant d'organismes et tant d'oeuvres originales, c'est qu'il était lié par un lien d'amitié profond et par un désir de survivre en français, en Ontario. C'est qu'il permettait aux leaders naturels de prendre leur juste place tout en permettant aux autres de participer à la création.

Si nous acceptons que « Moé j'viens du Nord 'stie' fut malgré tout une « création collective », nous devons admettre que la dynamique de groupe a permis à certains individus de s'imposer. Par contre, il ne faut pas croire que les autres n'ont pas eu la chance de s'exprimer pleinement. La plupart de ces derniers ont su, par la suite, s'imposer dans leur propre discipline artistique.

« Moé j'viens du Nord 'stie' fut un accident de parcours, un appel aux armes, un cri de ralliement dont on peut encore entendre l'écho dans le Nord de l'Ontario.

*P.S: Merci à Brigitte pour avoir relu ce texte et pour avoir redonné au T.N.O. son orientation première!*

Tous droits réservés par Gaston Tremblay.